Histoire et mythe dans les élégies de Properce

Autor(en): **de Almeida Cardoso, Zelia**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **- (1998)**

Heft 2

PDF erstellt am: **23.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-870334

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

HISTOIRE ET MYTHE DANS LES ÉLÉGIES DE PROPERCE

Avec l'amour, qui est le grand thème de Properce, la mythologie et l'histoire romaine occupent aussi une place importante dans les élégies. Cependant, tandis que les mythes ont toujours été employés par le poète, soit comme recours poétique, soit comme *exemplum* ou récit, l'histoire romaine n'est d'abord mentionnée que de façon timide ; c'est seulement au livre IV qu'elle « éclate » avec toute sa force. L'élégie IV, 6, stratégiquement placée au milieu de ce livre, équivaut à une curieuse fusion de la mythologie et de l'histoire ; elle donne une preuve éloquente du génie du poète et de son talent dans la manipulation d'un style ambigu et elle se prête à différents commentaires analytiques par sa composition.

Connu surtout à cause de ses élégies d'amour et de l'utilisation presque abusive des allusions mythologiques — héritage de l'esthétique alexandrine —, Properce a fait aussi des incursions dans l'histoire romaine où il a retrouvé quelques thèmes littéraires. Le quatrième livre des élégies considéré comme le livre nationaliste — à côté de trois poèmes où le souvenir de Cynthie est encore vif (IV, 5 ; 7 et 8), d'une « héroïde » (IV, 3) et d'un épicède (IV, 11) — présente six élégies où le nationalisme est le thème principal. Dans ces pièces, pour atteindre son but — expliquer et justifier « les choses et les noms sacrés » (IV, 1, 169) — le poète exploite les anciennes légendes romaines (IV, 4 ; 9), la tradition religieuse (IV, 2) et l'histoire de Rome (IV, 1 ; 6 ; 10). Dans l'élégie IV, 6, dont nous nous occuperons un peu plus tard, il procède à une curieuse fusion de l'histoire et du mythe.

Avant la composition du quatrième livre, Properce avait effleuré quelquefois l'histoire romaine. Mais on ne peut pas dire que le rôle joué par le thème historique dans cette partie de l'œuvre soit très important. Dans l'organisation des poèmes de son premier livre, par exemple, après avoir placé des textes où il affirme que son inspiration poétique naît des douleurs de l'amour

et que sa gloire et sa renommée futures seront dues à son chant plaintif (I, 7, 7-10)[1], Properce ajoute aux vingt premiers poèmes les deux élégies finales (I, 21 et I, 22), qui constituent un diptyque[2]. La dernière élégie est d'habitude considérée comme une « signature poétique »[3].

Ces élégies, ou épigrammes, étroitement liées par leur sujet, contiennent les premières allusions du poète à l'histoire romaine récente. Dans l'élégie I, 21, dont l'interprétation pose quelques problèmes qui ont été étudiés par des critiques de toutes les époques[4], le sujet de l'énonciation est un soldat mourant (ou peut-être déjà mort), qui s'adresse à un compagnon blessé, venant des lignes d'Étrurie. Le décor suggéré est celui des montagnes étrusques et l'époque celle de la guerre de Pérouse. Après avoir fait de vagues références à ses parents, le locuteur mentionne la cause de sa mort et évoque ses ossements, qui seront dispersés sur les montagnes. L'évocation d'ossements dispersés se répète dans l'élégie suivante, mettant en relation l'une avec l'autre les deux pièces poétiques. Dans l'élégie I, 22, cependant, le sujet de l'énonciation reprend la voix et l'identité de l'*ego* personnel de presque tous les poèmes antérieurs et mentionne Pérouse, « le tombeau de la patrie » (I, 22, 3)[5], la guerre civile (I, 22, 5) et sa douleur personnelle (I, 22, 6) causée par la perte d'un proche parent dont les ossements n'ont pas été ensevelis.

W. R. Nethercut[6], en analysant les deux poèmes, montre la relation qu'il y a entre eux et pose à leur propos une question : ces élégies ont-elles un ton politique ? À son avis, la comparaison que l'on peut faire entre les deux poèmes semble montrer qu'il y a une espèce de gradation qui se développe de l'un à l'autre : dans l'élégie I, 21 on trouve l'expression d'un sentiment person-

---

1. *Nec tantum ingenio quantum seruire dolori/ cogor et aetatis tempora dura queri./ Hic mihi conteritur uitae modus, haec mea fama est,/ hinc cupio nomen carminis ire.*

2. Voir J.-P. BOUCHER, *Études sur Properce. Problèmes d'inspiration et d'art*, Paris : De Boccard, 1980, p. 107.

3. Voir D. PAGANELLI, *Properce*, Élégies, Paris : Les Belles Lettres, 1970, p. 32 A, n. 2, et W. R. NETHERCUT, « The *sphrágis* of the monobiblos », *American Journal of Philology*, 92, 3 (1971), p. 464-72.

4. Voir L. HERRMANN, « Horace adversaire de Properce », *Revue des Études Anciennes*, 35 (1933), p. 281-92, et P. DE LABRIOLLE, « Bulletin critique », *Revue des Études Latines*, 17 (1939), p. 211-4.

5. ... *Perusina tibi patriae sunt nota sepulcra.*

6. Voir W. R. Nethercut, « The *sphrágis* of the monobiblos », p. 468.

nel qui croît dans l'élégie I, 22 et qui se transforme dans le sentiment de tout un peuple.

De l'avis de Properce, non contente de provoquer la mort prématurée et de causer des souffrances, la guerre revêt aussi un caractère impie car elle laisse les cadavres sans une digne sépulture. Les épigrammes représentent, en conséquence, une sorte de refus de la guerre, semblable au refus de la politique expansionniste que nous pouvons déjà deviner dans l'élégie I, 6.

Dans les livres II et III, on retrouve, en passant, quelques nouvelles allusions à l'histoire romaine et le sentiment nationaliste commence à gagner du terrain.

En général, c'est dans les moments d'exaltation patriotique que le nationalisme opère comme un animateur de l'activité artistique[7] et l'époque d'Auguste peut être considérée comme l'un de ces moments privilégiés. Le nationalisme y trouve une ambiance favorable pour produire ses fruits. Pour A. Aymard et J. Auboyer[8], les artistes de l'époque augustéenne — surtout les poètes — s'enthousiasmaient à la vue de la grandeur de Rome et de sa mission pacificatrice. Le présent leur permettait la contemplation du passé et ils revenaient spontanément aux grands thèmes : le patriotisme, l'attachement aux traditions nationales, l'éloge des vertus anciennes, l'orgueil des victoires obtenues.

Auguste se rend compte, évidemment, de ce qui se passe et les poètes sont invités à prêter leur collaboration au pouvoir impérial, en écrivant des poèmes qui propageaient la gloire de Rome. Les grands artistes acceptent l'invitation et à ce moment-là naît une poésie nationaliste dont les principaux représentants seront Virgile, Horace, et un peu plus tard Properce et, peut-être, Ovide. H. Bardon[9] voit dans l'attitude de l'empereur à l'égard des lettres celle d'un politique assez sûr du rôle qu'elles pourraient jouer.

La lecture des élégies de Properce, cependant, montre que l'adhésion du poète à la poésie de propagande impériale a été lente et hésitante.

Dans le premier livre, comme nous l'avons vu, les élégies dont le thème est lié à l'histoire romaine ne sont pas des poèmes

---

7. Voir D. M. LEITE, *O caráter nacional do brasileiro*, São Paulo : Pioneira, 1976, p. 24-5.

8. A. AYMARD et J. AUBOYER, *Roma e seu Império,* vol. II, tr. P. M. Campos, São Paulo / Rio de Janeiro : Difel, 1976, p. 158-9.

9. H. BARDON, *Les Empereurs et les lettres latines d'Auguste à Hadrien*, Paris : Les Belles Lettres, 1968², p. 102.

nationalistes qui feraient l'éloge de l'empereur. Au contraire, il y a dans ces vers une allusion directe aux légions d'Octave (I, 21, 7-8)[10] et une sorte de reproche formulé à l'encontre des guerres civiles.

Dans le livre II, on trouve pour la première fois le nom de Mécène. On a l'impression, par conséquent, qu'après la publication du *Cynthia monobiblos*, le ministre d'Auguste a invité le poète à prendre part à son cercle et à composer des poèmes d'inspiration nationaliste. Properce s'adresse à Mécène dans la première élégie du livre II, l'élégie « programmatique » qui est située en tête du recueil. Après avoir dit que Cynthie continue d'être sa source d'inspiration, le poète change le ton du poème et parle de ce qu'il pourrait chanter si les destins lui avaient permis « de mener au combat les bataillons héroïques » (II, 1, 17-18)[11]. En ce cas, il ne se consacrerait pas à la poésie épique mythologique (II, 1, 19-21) ni à la poésie épique historique qui s'occupe des faits lointains (II, 1, 22-24): il raconterait l'histoire victorieuse d'Octave, le « grand César », et celle de Mécène, toujours à côté d'Octave (II, 1, 25-26).

On pourrait penser, en un premier temps, qu'il y a une certaine incohérence entre ce poème et les deux épigrammes du livre I que nous avons mentionnées. En effet, comment célébrer la guerre d'Étrurie au début du livre II quand cette même guerre a été blâmée à la fin du livre précédent ? La contradiction, cependant, ne devient pas concrète ; le poète n'arrive en effet pas à chanter effectivement les guerres. Il emploie dans II, 1, 25 le verbe *memorarem* au subjonctif, c'est-à-dire en recourant au mode qui sert à l'expression de l'irréel (D. Paganelli traduit par *je raconterais*).

Properce ne peut pas encore chanter les exploits d'Octave et il se justifie : « les vers mâles ne conviennent pas à mes forces et je ne ferai pas à César sa place parmi ses aïeux phrygiens » (II, 1, 41-42)[12]. Chacun a sa mission : celle de Properce est de se livrer à l'amour.

Dans l'élégie II, 7 A, deux vers symptomatiques semblent confirmer l'aversion de l'*ego* lyrique pour la guerre : « Comment

---

10. *Gallum per medios ereptum Caesaris ensis / effugere ignotas non potuisse manus.*

11. Les traductions citées dans l'article sont dues à D. Paganelli, *Properce. Élégies.*

12. *... nec mea conueniunt duro praecordia uersu / Caesaris in Phrygios condere nomen auos.*

moi donnerais-je des fils aux triomphes de la patrie ? Jamais soldat ne sortira de mon sang » (II, 7 A, 13-14)[13]. Néanmoins, un peu plus tard, dans l'élégie II, 10, le désir de célébrer les victoires des Romains revient une fois de plus et le poète manifeste sa volonté de « chanter les armées romaines et leur chef »[14]. De cette façon, après avoir formulé une réflexion sur les thèmes poétiques préférés des jeunes (les amours) et des gens plus âgés (le tumulte militaire), il demande des forces aux Muses pour célébrer les exploits d'Octave en Asie (II, 10, 13-18)[15]. Mais devant un sujet si grave et si grand le poète sent encore une fois que les forces lui manquent ; il se résigne à rester comme un poète lyrique.

Après cette élégie, les thèmes patriotiques et historiques semblent s'affaiblir temporairement. Il y a encore quelques références aux exploits militaires romains dans le livre II, mais ces références sont simplement circonstancielles et le ton du poète n'est pas toujours tout à fait sérieux : ou il affirme qu'il se sent heureux à cause d'une nuit d'amour et ce qu'il appelle « sa victoire » lui semble plus important qu'une victoire sur les Parthes (II, 14, 23-24), ou bien son bonheur le pousse à des considérations sur ce que serait la vie si tout le monde se livrait au vin et à l'amour : « Il n'y aurait point d'armes cruelles ni de navires de guerre ; les flots d'Actium ne rouleraient pas nos os et Rome, qu'assiègent de toutes parts ses propres triomphes tant de fois répétés, Rome ne serait point lasse de dénouer ses cheveux » (II, 15, 43-46)[16].

Dans le livre III, les références à l'histoire commencent à apparaître plus fréquemment. L'élégie III, 3 peut être considérée comme un développement de l'élégie II, 10, où le poète avait mentionné son désir d'écrire des poèmes épiques sur un sujet national. En employant une allégorie mythologique, Properce se réfère à son arrivé à l'Hélicon, à son désir de boire à la source d'Ennius et aux conseils qu'il a reçus de Phébus et de Calliope : le poète ne

---

13. *Vnde mihi patriis natos praebere triumphis ?/ Nullus de nostro sanguine miles erit.*

14. *Iam libet et fortis memorare ad proelia turmas / et Romana mei dicere castra ducis.*

15. *Iam negat Euphrates equitem post terga tueri / Parthorum et Crassos se tenuisse dolet ;/ India quin, Auguste, tuo dat colla triumpho / et domus intactae te tremit Arabiae ;/ et si qua extremis tellus se subtrahit oris,/ sentiat illa tuas postmodo capta manus.*

16. *...non ferrum crudele neque esset bellica nauis,/ nec nostra Actiacum uerteret ossa mare / nec totiens propriis circum oppugnata triumphis / lassa foret crinis soluere Roma suos.*

devrait pas chanter les batailles de Marius, la lutte contre les Teutons et le « Rhin barbare, où coule à flots le sang des Suèves » (III, 3, 45)[17]. Au contraire, il doit se consacrer aux amants couronnés de fleurs, à leur ivresse et à leur fuite dans la nuit.

Malgré ces conseils, dans l'élégie suivante (III, 4) Properce se dispose encore une fois à chanter les conquêtes d'Octave : les triomphes sur l'Inde aux richesses opulentes et sur les Parthes. D'une voix enthousiaste le poète salue les navires qui sillonneront les mers d'où viennent les pierres précieuses — le *mare gemmiferum*, selon son expression — et les armées qui remporteront le prix du courage et vengeront Crassus.

Le contrepoint qui fait contraste avec cette élégie est le poème suivant. Le poète commence en affirmant que « l'Amour est le dieu de la paix » (III, 5, 1)[18], que, quant à lui, il n'aime pas l'or et que sa soif « ne s'étanche pas au creux d'une pierre précieuse », d'une *gemma* (III, 5, 4)[19]. La relation entre les deux élégies est établie à l'aide des mots *gemmiferum* et *gemma*, employés avec des connotations opposées. De cette façon, l'élégie III, 5 nie le poème précédent, où le poète a exprimé son désir de chanter les victoires d'Orient.

Les affirmations qui suivent ces réflexions initiales et qui sont présentées en trois distiques consécutifs donnent la mesure de la position du poète face aux guerres, à l'ambition et aux conquêtes : « Nous sommes le jouet du vent sur l'immensité de la mer ; nous nous cherchons des ennemis et nous faisons succéder les luttes aux luttes ; tu n'emporteras rien de tes richesses sur les bords de l'Achéron ; tu seras nu, insensé, pour monter sur la barque infernale ; vainqueurs et vaincus pareillement seront mêlés chez les ombres ; Marius et Jugurtha, consul et captif, je vous vois assis côte à côte. » (III, 5, 11-16)[20]. Il s'agit bien là de l'expression de l'aversion pour la gloire militaire et du refus de l'idée de l'expansion géographique.

Parmi les poèmes du livre III, l'élégie III, 9 est la seule où le thème historique occupe une place prépondérante. Comme Virgile

---

17. *... barbarus aut Sueuo perfusus sanguine Rhenus.*

18. *Pacis Amor deus est.*

19. *... nec bibit e gemma diuite nostra sitis.*

20. *Nunc maris in tantum uento iactamur et hostem/ quaerimus atque armis nectimus arma noua./ Haud ullas portabis opes Acherontis ad undas :/ nudus ad infernas, stulte, uehere ratis./ Victor cum uictis pariter miscebitur umbris :/ consule cum Mario, capte Iugurtha, sedes.*

dans les *Géorgiques* (III, 41), Properce s'adresse à Mécène en lui posant une question fondamentale qui suggère l'ordre que le ministre d'Auguste lui avait probablement donné : « Pourquoi donc veux-tu lancer ma Muse sur le vaste Océan ? » (III, 9, 3)[21].

Ensuite, après s'être justifié en disant que « les larges voiles ne vont pas » à son petit bateau (III, 9, 4)[22], ce qui reprend à peu près les paroles qui, dans l'élégie III, 3, 22-24, sont attribuées à Apollon, Properce fait une réflexion sur les différences qu'il y a entre les hommes. Il affirme encore une fois que « sa carène et ses voiles ne sont pas faites pour la mer et ses vagues » (III, 9, 35)[23], qu'il ne célébrera pas les guerres et qu'il se contentera « de plaire après Callimaque » et de chanter comme Philétas (III, 9, 43-44)[24]. Après ces affirmations il parvient à une conclusion surprenante : si Mécène lui sert de guide, il chantera non seulement quelques faits épiques mythologiques, mais aussi l'histoire de Rome : la victoire romaine sur les Parthes, la bataille de Péluse et celle d'Actium.

Dans l'élégie III, 11, le thème historique est effleuré encore une fois au moment où le poète évoque le pouvoir des femmes. À côté de quelques figures mythologiques comme Médée, Penthésilée et Omphale, Properce énumère aussi Sémiramis et Cléopâtre, en développant ses considérations sur la reine égyptienne. Pour la condamner, il fait l'éloge de l'Empereur. L'élégie III, 12, cependant, placée immédiatement après la mention de la victoire sur Marc-Antoine et l'éloge d'Octave, fonctionne encore une fois comme le contrepoint de la précédente. Les six premiers vers de ce poème, adressé au proconsul Propertius Postumus, affaiblissent l'éloge antérieur : « Postumus, tu as donc pu laisser Galla tout en pleurs pour te faire soldat et suivre les vaillants étendards d'Auguste ? La gloire de dépouiller le Parthe a-t-elle donc tant de prix que tu n'accordes rien aux prières de ta Galla ? Ah ! si mon vœu n'est pas impie, puissiez-vous tous périr, avares que vous êtes, et périsse quiconque préfère les armes à une couche fidèle ! » (III, 12, 1-6)[25].

---

21. *Quid me scribendi tam uastum mittis in aequor ?*

22. *... non sunt apta meae grandia uela rati.*

23. *Non ego uelifera tumidum mare findo carina.*

24. *Inter Callimachi sat erit placuisse libellos / et cecinisse modis, Dore poeta, tuis.* Selon D. Paganelli, le « poète dorien » est Philétas de Cos, ancienne colonie dorienne.

25. *Postume, plorantem potuisti linquere Gallam / miles et Augusti fortia signa sequi ?/ Tantine ulla fuit spoliati gloria Parthi / ne faceres multa*

Dans le livre IV, comme nous avons déjà dit, le poète travaille avec des thèmes historiques dans trois poèmes. Dans l'élégie IV, 1, en faisant la description des sites principaux de Rome, Properce mentionne quelques faits réels dont la relation avec les lieux évoqués est assez étroite ; dans l'élégie IV, 10, il offre au lecteur la vision de trois événements importants de l'histoire romaine : la victoire de Romulus sur Acron, épisode sorti des premières pages de l'histoire et encore lié à la légende, la victoire de Cossus sur Tolumnius, racontée par Tite-Live (IV, 19), et celle de Claudius Marcellus sur Virdomar. Ces pièces poétiques, cependant, n'ont pas l'importance de l'élégie IV, 6, ni comme emploi original d'un thème historique, ni comme composition littéraire.

Properce place stratégiquement l'élégie IV, 6 au milieu du livre. Il s'agit, pour ainsi dire, du « climax » de l'œuvre. Inspirée de l'*Hymne à Apollon* de Callimaque, cette élégie représente une combinaison d'histoire et de mythe qui nous frappe par sa beauté. C'est le seul poème où le poète, censuré tant de fois par l'abus de l'utilisation de la mythologie, travaille avec ce type de fusion. L'élégie mérite une analyse attentive non seulement parce qu'elle mêle l'histoire au mythe mais aussi à cause de sa composition, traitée avec beaucoup de soin, et de son caractère narratif et non simplement allusif.

Dans l'exorde du poème (IV, 6, 1-14) — comme plus tard dans la péroraison (IV, 6, 69-86) — nous trouvons la figure d'un *ego* personnalisé, caractérisé comme un prêtre-poète qui offre un sacrifice. Les mots et les expressions *sacra, uates, ora fauentia, sacris, cadat, icta iuuenca, focos*, employés dans les deux premiers vers, contribuent à créer une atmosphère religieuse et mystérieuse. Après avoir rapproché la poésie alexandrine de celle qui fleurissait à Rome, en comparant les tablettes romaines aux lauriers de Philétas et en mentionnant l'eau callimaquéenne, employée pour les ablutions rituelles, le *costum* et l'encens, le prêtre-poète invoque Calliope et lui présente le sujet de son poème : il célébrera le temple d'Apollon en écrivant des vers en l'honneur d'Auguste.

Après cet exorde, Properce décrit rapidement le lieu où les armées d'Octave et de Marc-Antoine se confronteraient, puis il passe à la narration de la première rencontre des deux chefs. À ce

---

rogante tua ?/ Si fas est, omnes pariter pereatis auari / et quisquis fido praetulit arma toro !

moment-là, alors qu'on attendait la suite de la narration, c'est-à-dire le récit du combat, le poète introduit de façon surprenante la figure d'Apollon qui s'ajoute à celle de César pour lutter à son côté. La description détaillée du dieu est suivie de la reproduction du long discours qu'il adresse à Octave. C'est un discours enthousiaste où Apollon exalte les vertus de César et surtout la cause pour laquelle il combat. Les flèches d'Apollon et la lance d'Auguste amènent le triomphe, Cléopâtre et Marc-Antoine partent et les divinités marines chantent et battent les mains. La narration parvient à son terme.

Le prêtre-poète suspend son chant et initie la péroraison : fatigué de célébrer les guerres, il invoque Apollon pour que le dieu « dépouille ses armes pour les chœurs paisibles » (IV, 6, 70). La paix s'installe et le poète lyrique parle de ses désirs : que les caresses des roses se répandent sur son cou, que le Falerne coule à flots et que le safran baigne ses cheveux.

Les douze derniers vers de l'élégie sont assez curieux : le poète souhaite que la Muse excite le talent des poètes ivres (IV, 6, 75)[26], puis il invoque Bacchus qui, selon lui, ne laisse jamais Phébus stérile. Grâce à Bacchus, les poètes pourraient chanter la guerre contre les Sicambres, dont Auguste s'occupait à ce moment-là, et les futurs exploits de l'Empereur, surtout ses victoires sur les Parthes. Le prêtre-poète dès lors passerait la nuit avec sa patère à la main et recevrait dans son vin les premiers rayons de Phébus.

L'analyse du poème nous amène à la proposition d'une hypothèse d'interprétation. Properce a été souvent considéré comme un poète contradictoire dont les incohérences s'accumulent au cours de ses vers. En lisant l'élégie IV, 6, l'une des premières questions que l'on peut poser porte précisément sur l'apparente contradiction qu'il y a entre le traitement du sujet du poème et les attitudes antérieures du poète. Il est un peu difficile d'admettre que le même jeune homme souffrant qui condamne la guerre de Pérouse et qui se sent incapable de se livrer aux eaux profondes de la poésie épique, le même Romain dont les fils ne seraient jamais des soldats et dont les victoires souhaitées sont celles obtenues dans le lit de la bien-aimée, puisse obéir aux ordres de Mécène et chanter la victoire d'Auguste. Et que dire du poète de la paix qui blâme Actium, qui exalte l'égalité de vainqueurs et vaincus après la mort et qui désire que périssent ceux qui préfèrent la guerre à l'amour ? Comment expliquer ce brusque changement ?

---

26. *Ingenium potis irritet Musa poetis.*

L'explication se trouve, nous le supposons, dans l'interprétation de deux allégories créées par le poète et présentées dans le texte. La première consiste à placer la figure d'Apollon auprès de celle d'Auguste. Le dieu de la poésie et de la beauté devient une espèce de dieu de la guerre qui exalte Auguste, anime la bataille et apporte la victoire. La présence du dieu transforme le fait historique en un événement mythologique, qui peut être chanté sans qu'on loue obligatoirement le succès des armes. Properce ne chante pas une bataille réelle, celle qu'il avait auparavant blâmée ; il célèbre une fable mythologique, construite à la façon de celles qu'on trouve dans la poésie alexandrine. De plus, il n'exalte pas directement Auguste : l'éloge de l'empereur est fait par le dieu.

La deuxième allégorie est encore plus subtile. Pour que le poète puisse célébrer la guerre, même celle qui s'entoure d'éléments mythiques, il faut qu'il soit aidé non seulement par Apollon, le dieu inspirateur, mais aussi par Bacchus ; il faut qu'il boive pendant toute la nuit et reçoive dans sa patère les premiers rayons du soleil mélangés au vin. Il est nécessaire que la communion s'accomplisse et que le poète soit ivre pour qu'il chante la guerre ou peut-être pour qu'il puisse oublier son chant.

C'est avec cette image que Properce conclut le poème où il procède à la combinaison de l'histoire et du mythe. C'est avec ces allégories que le poète de la paix qui célèbre Actium laisse son message apparemment paradoxal à ceux qui viendront après lui.

Zelia DE ALMEIDA CARDOSO
Université de São Paulo, Brésil